

NANCY HUSTON

Leçons
d'indifférence

éditions
parole

1.

À l'amour comme à la guerre

Deux phénomènes nous touchent et nous troublent sans fin, nous autres humains : le sexe et la mort, socles biologiques complémentaires de notre existence terrestre... liés, respectivement, au démarrage et à la cessation de cette existence ! Que l'acte sexuel puisse *aussi* servir à autre chose ne change rien à l'affaire ; la violence qui l'entoure – violence du désir, de l'orgasme, de la jalousie, de la possession – est due à son caractère existentiel ; si nos parents n'avaient pas copulé, nous ne serions pas là. Alors qu'il s'agit de phénomènes biologiques, clairement liés à notre vie animale, nous sommes les seuls membres du règne animal à en être conscients. Inévitables,

donc effrayants, et d'une certaine façon absolus (*être ou ne pas être...*), ils ont été sacralisés par tous les humains ayant laissé des traces de leur culture.

C'est pourquoi ceux qui font de ces phénomènes une profession – les prostituées et les guerriers – sont de tout temps des personnages hors-normes, à la fois tabous et sacrés, sur- et dévalorisés. Il est frappant que ces deux populations soient par excellence celles qui, pour survivre, doivent apprendre par cœur « les leçons d'indifférence ».

Les guerriers sont tenus de suspendre l'empathie, sans quoi ils ne pourraient exercer leur métier. L'émotion nous rend faibles – et comme le guerrier a besoin d'être fort pour tenir, il se coupe de ses sensations et sentiments, leur refuse le droit à l'existence. François Bizot exprime bien la chose...

« Un des profs à l'École pratique des hautes études, je l'ai entendu dire... "Si tu fais une guerre, il faut prendre les fœtus et les clouer aux portes – ou alors tu ne fais pas la guerre."

C'est excessif, et pourtant ça revient à ça.

Ou tu ne fais pas la guerre... mais si tu la fais, ce n'est pas pour dire : "Je te tue mais ça me fait beaucoup de peine, tu sais ! Je te tue mais ne me regarde pas comme ça, parce que tes yeux me..."

(...)

[Les guerriers contemporains], s'ils ne sont pas dans un jeu vidéo, ils sont ou légionnaires ou paras, et qu'est-ce que c'est ? C'est *l'ordre*. Tu ne penses pas. *You don't think about it, you just fucking do it*. C'est tout. Toutes les troupes de choc sont comme ça. Tu ne vas pas te mettre à pleurer ! C'est pour ça que les gens qui disent aux bourreaux : "Mais vous n'aviez pas honte ? Vous n'aviez pas de l'émotion ?" Attends, mais tu ne peux *pas* tuer si tu as de l'émotion. Tu es obligé, la première fois... Dans un des épisodes de la série *Soprano*, un des personnages dit à un novice qui vient de faire son premier cadavre : "Bon, petit, c'est ton premier. Maintenant, faut plus que tu t'arrêtes. Parce que si tu t'arrêtes, *jamais plus* tu oublieras ça !" C'est génial !

(...)

Il y a une sorte de routine qui s'installe. Mais nous sommes faits pour ça ! Si on ne s'habitue pas, on ne pourrait pas vivre. On ne pourrait pas manger. Manger, c'est déjà le premier drame. »¹

Avant de retirer leur empathie aux autres, les dictateurs, génocidaires, et autres bourreaux se la sont retirée à eux-mêmes. C'est ce qu'a exigé d'eux leur éducation. À l'intérieur des unités de combat khmer rouge, au cours des années d'entraînement dans le maquis comme après la prise de pouvoir : pensée unique, soumission à l'autorité, discipline parfaite. Proscription de la solitude, interdiction de toute émotion, répression sauvage de l'indépendance de la pensée. Cela a facilité l'indifférence vis-à-vis de l'innombrable masse de gens affamés qu'ils ont forcés à travailler pour échafauder la « République démocratique du Kampouchea ».

Perpétuellement sommés de « se prouver », terrorisés à l'idée de perdre la face,

1. Discussion du 20 octobre 2016.

les hommes ont, plus que les femmes, envie et besoin de *porter l'uniforme*, dedans et dehors. Il y va de leur honneur ; et nombre d'entre eux tiennent plus à leur honneur qu'à leur vie. De tout temps, ils ont mis en place différentes formes de discipline (politique, militaire, religieuse) qui effacent l'individualité, anéantissent la volonté personnelle, mécanisent l'identité, sacralisent la pureté et la conformité au modèle.

À propos de sa pratique de la torture à S-21, Douch déclare : « Je fonçais pour mon honneur. Pour ma survie, mais surtout pour mon honneur. Si je n'obtenais pas de confession, ce qui arrivait rarement : "Camarade Douch, vous êtes usé ? Vous n'êtes plus à l'avant-garde ?" Sans confession, on n'est plus à l'avant-garde. » Ou, plus explicitement encore : « Si je n'obtiens pas de réponse, je ne vauds rien. Comment frapper pour servir de modèle ? Sinon : "couilles molles" »²

Un jour, les Khmers rouges arrêtaient une femme qui avait été l'institutrice de Douch

2. *Douch : Le Maître des forges de l'enfer*, film de Rithy Panh.

à l'école primaire. Ils la conduisirent à Tuol Sleng, l'interrogèrent, la torturèrent et finirent par la violer avec un bâton. Informé de la chose, Douch estima que c'était une infraction à la discipline interrogatoire... mais n'intervint pas, de peur d'être méprisé par ses subordonnés.

De même, pour expliquer comment il avait pu tolérer la mise à mort d'innocents jour après jour, Rudolf Hoess le directeur du camp d'Auschwitz écrivit ceci : « Tous les regards étaient fixés sur moi. Tout le monde m'observait attentivement pour voir comment je réagissais (...). Je devais me maîtriser pour ne pas laisser échapper dans un moment de trouble une phrase qui exprimait mes doutes et mes angoisses. »

Très tôt dans leur vie, les travailleuses du sexe coupent elles aussi l'empathie avec elles-mêmes pour vivre sous un masque.

Les écrits de la prostituée genevoise Grisélidis Réal sont exemplaires à cet égard. D'elle, le plus souvent, ses lecteurs retiennent le sourire désabusé, la gentillesse, la générosité avec les hommes, le

féminisme paradoxal ; ils ont tendance à oublier que les amants et clients de Grisélidis la cognaient, la menaçaient, lui infligeaient des sévices qui l'ont souvent conduite à l'hôpital... Fière de s'en être sortie, Réal s'estime plus maligne que celles qui y ont laissé la peau.

« Tu laisses tes problèmes à la porte ! hurle une maquerelle contre une entraîneuse adolescente dans *Le papier n'enveloppe pas la braise*, film documentaire de Rithy Panh sur la prostitution à Phnom Penh. Tu n'embêtes pas tes clients avec ça ! Dès que tu pars avec un homme, tu souris et c'est tout ! »

L'attitude « même pas mal » fait partie de l'armure indispensable des travailleurs et travailleuses du sexe. Tous ont sans doute été obligés de l'apprendre dès l'enfance. Dans les cas extrêmes, de prostitution forcée ou d'esclavage sexuel, ces femmes peuvent garder leur faux sourire jusque dans la mort.